

Jouer avec le destin

Roche Papier Ciseaux, Canada [Québec], 2013, 1 h 55

Maxime Labrecque

Number 284, May–June 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69035ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Labrecque, M. (2013). Review of [Jouer avec le destin / *Roche Papier Ciseaux*, Canada [Québec], 2013, 1 h 55]. *Séquences*, (284), 53–53.

Roche Papier Ciseaux

Jouer avec le destin

Là où tant d'autres se sont cassé les dents, Yan Lanouette Turgeon, pour son premier long métrage, mélange habilement les styles et les genres en réalisant un thriller choral où se croisent les chemins de trois hommes, aux antipodes les uns des autres, offrant une fresque humaine sortant des sentiers battus.

MAXIME LABRECQUE

Le film choral, genre cinématographique où les destins de plusieurs protagonistes s'entrecroisent (littéralement ou métaphoriquement), foisonne dans la cinématographie internationale depuis deux décennies. De l'excellent *Continental*, un film sans fusil à *Que Dieu bénisse l'Amérique*, en passant par *Reste avec moi* et *Bluff*, le genre s'implante tranquillement au Québec. Or, pour bien orchestrer les différentes histoires, provoquer certains échos thématiques et soutenir l'attention du spectateur, il est nécessaire d'avoir une main de maître. En proposant un thriller impliquant rapt, crime organisé asiatique, opération clandestine à cœur ouvert et suicide, *Roche Papier Ciseaux* pourrait aisément sombrer dans le double cliché du film choral de genre. Heureusement, ce n'est pas le cas : ce long métrage amène de nombreuses nuances, à commencer par les protagonistes dont chacun est relié à un élément du titre : roche pour Boucane (l'irremplaçable et taciturne Samian), papier pour Lorenzo (Remo Gironi) et ciseaux pour Vincent (Roy Dupuis). Dans une sorte de jeu funeste impliquant un cœur – mais là s'arrête toute comparaison avec *21 Grams* d'Alejandro González Iñárritu –, les destins s'entrechoquent, de manière parfois brutale, dans un film où le « chacun pour soi » semble, a priori, être la règle.



Le « chacun pour soi » semble la règle

Comme dans la plupart des œuvres de ce genre, le montage alterné est roi. Les coupes permettent de passer d'une histoire à une autre, créant parfois des rapprochements soigneusement réfléchis. Ici, le montage semble être davantage planant, s'attardant pendant de longs moments sur Boucane, pour ensuite passer à Vincent ou Lorenzo, ce qui finit par créer un certain équilibre narratif, même si parfois le spectateur en vient à oublier une trame

laissée en suspens. Cela dit, le fait que les alternances ne soient pas systématiquement minutées permet de développer davantage certaines histoires, plutôt que de produire un effet de zapping compulsif. Le montage permet aussi de renouveler constamment l'expérience du spectateur qui assiste progressivement à la convergence des fils narratifs, le soir de l'éclipse. En outre, la direction artistique est remarquable à plusieurs égards. L'appartement de Lorenzo (avec ses vieux journaux entassés et son autel improvisé, entouré d'infructueux billets de loterie), l'élégant restaurant chinois et son antagonique sous-sol, le resto-motel kitsch : tous ces lieux, doublés d'une direction photo qui évite le tape-à-l'œil, ajoutent au sérieux du film, tout en renonçant – somme toute – aux clichés. Mentionnons également la présence d'une trame sonore soigneusement choisie qui donne un effet inattendu et intéressant à certaines scènes teintées d'un air western.

En ce qui concerne l'éclipse, était-elle nécessaire afin d'instaurer un lien prégnant entre les histoires ? Aucunement. Un film choral peut fort bien se passer de ce genre de prétexte. Bien que Robert Altman, avec le tremblement de terre dans *Short Cuts* ou Claude Lelouch et la pleine lune dans *Il y a des jours... et des lunes* – pour ne nommer que ceux-là – aient fait un usage intéressant de l'événement commun, cela est loin de constituer une caractéristique nécessaire au genre. Les histoires peuvent ne pas toutes se croiser directement, mais leurs thématiques doivent être suffisamment similaires, ou encore contrastées, pour qu'il y ait tout de même un lien significatif. En outre, on parle souvent de la difficulté du cinéma québécois à asseoir sa crédibilité dans le film de genre. Peut-on réaliser un thriller, avec des moyens financiers et artistiques limités, sans tomber dans la parodie ? En instaurant un climat de tension bien dosé et en faisant reposer le récit sur des personnages nuancés – de là l'importance d'avoir un casting cohérent et judicieusement choisi –, *Roche Papier Ciseaux* constitue un bon exemple de réussite québécoise dans la veine souvent risquée du cinéma de genre. Bien que les destins soient liés par une histoire rocambolesque et parfois violente, au final, on retient surtout le dilemme moral des personnages, partageant leurs craintes et leurs espoirs. Tel Boucane qui, ligoté et blessé, fixe intensément la caméra, comme pour aller chercher une quelconque aide du côté du spectateur, ce dernier est finalement conscient de sa propre impuissance, et de la place cruciale et parfois dévastatrice du hasard dans la vie.

■ **Origine :** Canada [Québec] – **Année :** 2013 – **Durée :** 1 h 55 – **Réal. :** Yan Lanouette Turgeon – **Scén. :** Yan Lanouette Turgeon, André Gulluni – **Images :** Jonathan Decoste – **Mont. :** Carina Bacchanale – **Mus. :** Ramachandra Borcar – **Son :** Marcelle Cadieux – **Dir. art. :** David Pelletier – **Cost. :** Carmen Alie – **Int. :** Roy Dupuis (Vincent), Samian (Boucane), Remo Gironi (Lorenzo), Roger Léger (Normand), Frédéric Chau (Muffin), Fanny Mallette (Clara) – **Prod. :** Christine Falco – **Dist. / Contact :** Filmoption.